

## *Le Cul de jatte et le Folliculaire : Luce de Lancival contre Geoffroy*

C'est Voltaire, dit-on, qui employa le premier le terme de *folliculaire*, pour désigner son principal propagandiste – et dénigreur systématique – Fréron<sup>1</sup>. Le mot devait ensuite faire carrière, chez les satiriques, chez les polémistes et même, à l'heure justement où la presse était en plein essor, au théâtre : une intéressante comédie en 5 actes de La Ville de Mirmont<sup>2</sup>, qui eut du succès, lui doit son titre. On est surpris, en revanche, à une époque où les traducteurs et émules d'Horace ou de Juvénal – des deux bords : légitimistes ou libéraux – faisaient gémir la presse de leurs flots d'alexandrins corrosifs, que *Folliculus*, forme latinisée aisément susceptible de désigner un feuilletoniste malveillant (et stipendié), n'ait bénéficié, en somme, que d'une diffusion relativement restreinte. On le rencontre pour désigner un personnage, sous réserve d'un inventaire plus complet, dans une comédie jamais jouée d'Antoine-Vincent

---

1. Au chapitre XXII de *Candide* (mais le mot plut à son inventeur, qui l'emploie bien des fois ailleurs): « Qu'appellez-vous un folliculaire? dit Candide – C'est, dit l'abbé un faiseur de feuilles, un Fréron. »

2. *Le Folliculaire*, comédie en 5 actes et en vers, Paris, Ladvoat, 1820. La pièce – qui connut au moins trois éditions l'année de sa création – fait la satire des jeunes gens trop pressés de réussir qui utilisent le journalisme pour faire rapidement carrière. Alexandre-Jean-Joseph de La Ville de Mirmont (1783-1845), d'abord protégé de Talleyrand, ensuite secrétaire du conseil des ministres sous le ministère Richelieu et auteur, dit-on, de quelques discours de Louis XVIII, a donné, à partir de 1815, plusieurs tragédies et comédies, qui forment 4 volumes dans l'édition posthume de ses *Œuvres dramatiques* (Paris, Amyot, 1846; *Le Folliculaire* est au t. I). Je signale qu'on imprima aussi, quinze ans plus tard, en Belgique, un *Folliculaire anonyme*, comédie en 3 actes et en vers (Bruxelles, Voglet, 1835), de Louis Alvin (1806-1887), que je n'ai pas encore lu et dont je ne sais pas s'il fut joué.

Arnault<sup>3</sup> (1805), ou au détour de la satire sur « Les calamités administratives » de Jacques Boucher de Perthes<sup>4</sup> (1833), mais sa seule illustration de quelque envergure est le poème satirique (ou héroï-comique) de ce titre, répandu<sup>5</sup> sous l'Empire par Jean-Charles-Julien Luce de Lancival contre Julien-Louis Geoffroy.

De Geoffroy, mon *Folliculaire*, dont il a été doctement question dans ce numéro d'*Orages* sous la plume experte d'Olivier Bara, je ne

3. *Les Gens à deux visages ou le Retour de Trajan*, comédie en 2 actes et en vers libres. À en croire la notice qu'Arnault place avant sa pièce dans l'édition de ses *Œuvres* (Paris, Bossange, 1825, *Théâtre*, t. II, voir p. 379 et suivantes), l'ouvrage aurait été composé en 1805, pour être joué au Théâtre-Français « dans les fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion de la paix de Presbourg », conclusion diplomatique de la campagne connue surtout par les victoires d'Ulm et d'Austerlitz, mais il ne fut pas joué ni publié avant longtemps (La Haye, Imprimerie Belgique, 1818, avec une dédicace à Jouy, l'auteur des *Ermîtes*). Le dramaturge – qui se rêve en Aristophane mais illustre tout de même son appartenance à la cohorte des adulateurs serviles – y raille, sous le voile transparent d'un décor romain, les folliculaires, acharnés à dénigrer l'Empereur avant ses victoires, puis empressés à le flagorner après elles. Folliculus a deux collègues, nommés Repticulus et Vermiculus! D'après une note de l'auteur (*op. cit.*, p. 456), Luce de Lancival avait eu connaissance de cette pièce inédite et lui aurait emprunté le titre de son poème. Antoine-Vincent Arnault (1760-1834), proluxe auteur tragique et fidèle parmi les fidèles de Napoléon, qui en fit le Secrétaire de l'Université impériale, est surtout connu aujourd'hui pour ses *Fables épigrammatiques* (Paris, 1812): c'est « Juvénal fabuliste », disait de lui Eugène Scribe, en lui rendant hommage à l'Académie où il le remplaça. Voir R. Trousson, *Antoine-Vincent Arnault, un homme de lettres entre classicisme et romantisme*, Paris, Champion, 2004.

4. *Satires, contes et chansonnettes*, Paris, Treuttel et Würtz, 1833 (c'est la 4<sup>e</sup> des *Satires*, p. 103 et suivantes). Jacques Boucher de Perthes (1788-1868) est surtout connu comme un des pionniers de l'étude de la préhistoire (*Antiquités celtiques et antédiluviennes*, Paris, Treuttel et Würtz, 1847-1857), mais son œuvre poétique et dramatique (comédies, tragédies), publiée à partir de 1820, est abondante. Voir Jacques Boucher de Perthes, *un découvreur à découvrir*, actes du colloque d'Abbeville (1988), Abbeville, Imprimerie Paillart, 1997.

5. *Répandu*, et non *publié*, puisque Luce était mort (en 1810) quand on imprima (en 1812) son ouvrage (*Folliculus*, poème en quatre chants, par M. L\*\*\*, Paris, Laurens et Delaunay, in-8 de 52 p.), qui avait circulé dans les salons, sans doute – c'est du moins l'opinion la plus répandue – après les critiques de Geoffroy contre sa tragédie d'*Hector* (février 1809). Dans sa *Notice* en tête du *Cours de littérature dramatique* de Geoffroy, Étienne Gosse (1773-1734), lui-même dramaturge comique et fabuliste épigrammatique (tout comme Arnault, mais il était aussi boiteux, ce qui le rend un peu parent de Luce), écrit: « La guerre perpétuelle que Geoffroy semblait avoir déclarée aux auteurs ses contemporains ne pouvait manquer de lui susciter plus d'une querelle. Le spirituel auteur de la tragédie d'*Hector*, M. Luce de Lancival, fit répandre dans les salons un petit poème intitulé *Folliculus*. Tous les ennemis de Geoffroy (et ils étaient nombreux) donnèrent de la célébrité à cette mordante raillerie; en homme adroit, Geoffroy garda le silence « (cité d'après la 2<sup>de</sup> édition, Paris, Blanchard, 1825, t. I, p. XXVI). La censure empêcha la diffusion du *Folliculus* imprimé, que le public ne put d'abord découvrir que par les fragments glissés dans une autre satire par Auguste-Jean-Baptiste Bouvet de Cressé (1772-1839), intitulée *Folliculi ou les Faiseurs de réputation* (Paris, Gœury, 1813, 32 p. in-8°).

dirai évidemment rien de plus. Il convient en revanche de présenter rapidement mon *Cul de jatte*, Luce de Lancival. Il avait fait de brillantes études au collège Louis-le-Grand, montré notamment une aptitude peu commune à écrire des vers latins, vite abandonné des études de médecine entreprise avant 1784, et c'est tout naturellement qu'il devint professeur de rhétorique au collège de Navarre, en 1786: il n'avait que 22 ans. Il n'y resta que quelques mois: dès l'année suivante, il accompagnait Mgr de Noé<sup>6</sup>, l'évêque de Lescar, dans son diocèse, entraîné dans les ordres et devenait grand-vicaire, rédigeant complaisamment mandements et sermons pour le prélat qui le protégeait... Choix étonnant de la part d'un homme violemment attiré par le plaisir,

Luce de Lancival, *Folliculus*, manuscrit.

6. Marc-Antoine de Noé (1724-1802), grand vicaire à Albi et à Rouen avant de devenir évêque de Lescar: cet évêché, tout proche de Pau, a été supprimé en 1790.

si l'on en croit ses biographes<sup>7</sup>, qui insistent tous sur son goût immodéré pour les femmes, cause des différentes maladies qui finirent par l'emporter! Mais la Révolution survint: au lieu d'accompagner dans son émigration – en Espagne puis en Angleterre – le bon Mgr de Noé<sup>8</sup>, qui perdit son siège après avoir été député du clergé aux États généraux, « l'abbé » Luce regagna Paris, défroqua et se fit discret, du moins jusqu'à l'époque où il fit jouer (1793) sa tragédie de *Mutius Scævola*<sup>9</sup>, qui le rendit d'un coup célèbre mais lui valut quelques déboires, car on en trouva le républicanisme un peu trop modéré. Ce fut – même s'il avait publié quelques vers au sortir du collège<sup>10</sup> – le véritable début de sa carrière littéraire: dès 1794, on imprimait son *Hormisdas*<sup>11</sup>, on jouait son *Archibald*; en 1797, son *Fernandez* était bien accueilli; en 1798 son *Périandre*<sup>12</sup> avait moins de chance...

Cinq tragédies<sup>13</sup> en cinq ans, c'était en effet, sans doute, un peu trop, malgré une étonnante facilité de versification, surtout pour un homme obligé de travailler beaucoup – en plus de son emploi public, il enseignait dans une pension privée<sup>14</sup> – pour gagner son pain et affligé d'une mauvaise santé chronique. Car Luce, amputé d'une jambe en 1790, avait repris son ancien métier de professeur: titulaire d'une chaire de rhétorique au Prytanée français dès 1797, il la conserva en 1804, quand l'établissement devint le Lycée impérial. C'était, du reste, un maître d'un talent reconnu par tous, doué d'une brillante faculté d'improvisation assise sur une immense culture classique, apte à inspirer à ses élèves le

7. Voir la nécrologie (due au très jeune Abel-François Villemain) parue dans *Le Magasin encyclopédique*, 1810, t. V, p. 138 et la *Notice* de Jacques-Albin-Simon Collin de Plancy (1794-1881) en tête du 1er volume des *Œuvres* de Luce de Lancival (Paris, Brissot-Thivars, 1826). Voir aussi, dans les *Souvenirs d'un sexagénaire* d'Antoine-Vincent Arnault, le passage où le mémorialiste évoque l'auteur d'*Hector*: « Assez désordonné dans sa manière de vivre, Luce courait au plaisir comme un héros court à la gloire, à travers les dangers, les yeux fermés » (t. II, Paris, Dufey, 1833, p. 170).

8. Fidèle cependant à son protecteur, devenu en 1802 évêque de Troyes et décédé peu de temps après, Luce rédigea un éloge du prélat qui fut publié en 1804 (Auxerre, imprimerie Fournier, in-8°) et réimprimé en 1805 (Paris, Le Normant).

9. Paris, Louvet, an III, IV-50p., in-8°.

10. Des vers latins, surtout, et un *Poème sur le Globe* (1784).

11. Paris, Marchands de nouveautés, an III, IV-48 p., in-8°.

12. Paris, Marchands de nouveautés, s.d. [an VII], 76 p., in-8°.

13. Dans l'édition des *Œuvres* de 1826, les tragédies d'*Archibald* et de *Fernandez* non publiées à l'époque de leur création, ne sont pas incluses.

14. Chez Dubois et Loiseau, rue Bigot (rue Monsieur rebaptisée).

goût enthousiaste de la poésie<sup>15</sup>, heureux dans un métier qu'il refusa de quitter, malgré les sollicitations dont il fut l'objet, notamment de la part du grand-maître Fontanes<sup>16</sup>. Un professeur-poète, en somme, comme le monde de la littérature, avant, pendant et après la Révolution, n'en manqua pas.

Luce, en effet, écrivait des vers, non seulement de sonores alexandrins tragiques, mais encore des vers galants de circonstances ou même des vers lyriques plus ambitieux<sup>17</sup>. Il composait aussi un poème épique, adaptation amplifiée plutôt que traduction de *L'Achilléide* inachevée de Stace: ce fut *Achille à Scyros*<sup>18</sup>, qui reçut en 1805 un accueil critique plutôt favorable, mais ne mérite guère plus que d'autres essais dans le genre de figurer parmi les rares efforts intéressants pour produire une épopée française<sup>19</sup>, rêve que poursuivaient vainement et inlassablement, depuis Voltaire et sa *Ligue*, des kyrielles de poètes appliqués. L'auteur, cependant, y attachait visiblement une grande importance et il en donna, deux ans plus tard<sup>20</sup>, une édition corrigée et augmentée. La préface savante de Luce, commune aux deux éditions, fleure bon les débats de collège sur la nature du genre épique, mais l'avertissement qui précède la republication retient l'attention par le ton de modération et de docilité

15. Dans son *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* (Paris, Paulin, 1844), Bernard Jullien dresse – avant de multiplier les remarques sévères de régent de collège – un assez beau portrait de Luce: voir t. I, p. 207 et suivantes.

16. À en croire le dramaturge comique Jean-François Roger (1776-1842), alors protégé par le grand-maître, Luce aurait répondu à Fontanes, qui voulait se l'attacher: « Laissez-moi dans l'enseignement; c'est là que j'ai placé ma gloire, ou plutôt mon bonheur » (*Discours de M. Roger*, dans les *Œuvres* de Luce de Lancival, éd. citée, t. I, p. XXV).

17. On citera, pêle-mêle (en renvoyant au t. II des *Œuvres* de 1826): *Les Muses détrompées*, à M. de Calonne, ministre d'État et contrôleur général des finances (Paris, Veuve Thiboust, s.d.), une traduction de *L'Automne* de Pope (Paris, Marchands de nouveautés, an III), une *Épître à Clarisse sur les dangers de la coquetterie, suivie de l'Épître à l'ombre de Caroline* (Paris, Moussard, an X), une idylle intitulée *Le Hameau fortuné* (s.l.n.d., in-8°), l'ode assez fameuse sur *Le rob antisymphilitique du citoyen B. L'affecteur* (Paris, Laran, s.d.), etc.

18. Paris, Le Normant, an XIII-1805, XVI-82 p., in-8°. Le poème ne compte pas moins de 6 chants.

19. On se reportera à l'ouvrage récent de Jean-Marie Roulin, *L'Épopée de Voltaire à Chateaubriand*, Oxford, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 2005.

20. Paris, Debray, 1807, 248 p., in-8°. C'est cette seconde édition que le *Journal de l'Empire*, les 5 et 31 août, sous la signature non pas de Geoffroy mais de Dussault, éreinta avec violence: le poème était jugé « moins répréhensible encore pour les fautes nombreuses qui s'y trouvent que pour l'esprit et la talent qui n'y sont pas » (*Annales littéraires ou Choix chronologique des principaux articles de littérature insérés par M. Dussault dans le Journal des débats*, Paris, Mardan, 1818, t. II, p. 315).

affiché par le poète face aux « journalistes du temps » qui lui ont fait l'honneur de relever d'un « ton décent<sup>21</sup> » les défauts de la première publication. Cela mérite d'être noté, si du moins c'est bien, comme on le prétend généralement, dans l'éreintement que Geoffroy fit subir à la tragédie d'*Hector* que *Folliculus* trouve son origine.

La pièce fut créée en février 1809, avec un succès triomphal que les circonstances peuvent avoir amplifié – constituée en partie par de longues tractations diplomatiques<sup>22</sup> susceptibles de rappeler le rapprochement franco-russe, elle fourmillait d'allusions à Napoléon, que les spectateurs n'avaient guère de peine à reconnaître dans le courageux Hector –, mais que ses qualités intrinsèques (de structure, de versification, de pathétique : c'est une pièce de très haute tenue) justifient pleinement. Or le critique du *Journal de l'Empire* s'acharna à coups redoublés contre elle<sup>23</sup> : elle n'était, selon lui, ni assez théâtrale, ni intéressante. La figure d'Hector manquait absolument de relief, Andromaque n'était qu'une « pleureuse, fatigante par la monotonie de ses gémissements et la continuité de ses lugubres psalmodies »... Pâris, quant à lui, était constamment ridicule, malgré les efforts de son créateur pour lui éviter sa « bassesse » et sa « lâcheté » traditionnelles. Bref, fondée sur des caractères manqués, la fable tragique, qui rapprochait d'ailleurs indûment les morts de Patrocle et d'Hector pour sacrifier à la règle de l'unité de temps, était d'une parfaite absurdité. Talma avait beau s'évertuer à exprimer « avec une vigueur et une énergie extraordinaire *(sic)* tous les sentiments généreux d'un guerrier », faisant tout l'usage possible des beautés de détail, « plus épiques que dramatiques<sup>24</sup> » et toujours très scolaires échappées au poète, *Hector* était une pièce manquée, et l'ancien professeur Geoffroy crucifiait son malheureux collègue dans une conclusion d'une rare violence :

M. Luce a de l'instruction, il connaît les anciens ; mais il a plus de littérature que de génie poétique : il est surtout estimable par les services qu'il rend à l'éducation, et il n'a qu'à se louer du zèle et de la reconnais-

21. Cité d'après les *Œuvres* de Luce de Lancival, éd. citée, t. I, p. 5.

22. Menées par Patrocle : Geoffroy souligne évidemment que celui-ci est hors de son rôle légendaire, qui lui impose d'être un foudre de guerre et non pas un diplomate pacifiste.

23. Je m'appuie sur les feuillets des 5 et 10 février 1809, reproduits dans le *Cours de littérature dramatique*, éd. citée, t. IV, p. 440 et suivantes.

24. Mon objectif n'étant pas ici d'examiner *Hector* de manière rigoureuse, je me contente de signaler que c'est là le reproche de fond que Geoffroy émet contre la pièce, sans voir peut-être qu'on pourrait l'adresser à la plupart des tragédies françaises après Corneille – et d'abord à l'*Iphigénie* de Racine – qui ne sont, à tout prendre, que de l'épique dégénéré. C'est dans la tragédie que l'impossible épopée trouve un refuge qui les dénature toutes deux.

sance de ses élèves. Il a risqué dans sa tragédie quelques traits de mœurs antiques absolument déplacés, et que le goût réprovoque. Il est très inutile qu'Andromaque entre dans un si long détail pour donner à sa suivante la commission d'aller prendre dans son armoire son plus beau voile et celui qui lui sied le mieux, et de le mettre sur les genoux de Pallas. Qu'Andromaque, en épouse soigneuse, tienne de l'eau chaude prête pour laver Hector quand il reviendra du combat, couvert de poussière, rien de plus convenable ; mais ces détails, précieux dans Homère, sont insipides dans une tragédie française. Pour imiter heureusement les Grecs, il faut avoir le goût de Racine. C'est dans le style de M. Luce que j'aurais voulu retrouver le goût des Grecs, et non pas dans des naïvetés antiques exprimées en vers précieux et enluminés du vernis moderne<sup>25</sup>.

On comprend que Luce, ainsi brutalement remis sur les bancs de l'école, ait eu quelque peine à digérer l'affront, d'autant que, revenant à la charge quelques jours plus tard de manière malignement ironique, Geoffroy s'acharnait encore, notamment sur Pâris, coupable cette fois, malgré sa lâcheté, son absence de sens moral, la trahison de sa patrie, d'avoir été bien accueilli par les frivoles spectateurs.

Les coups de la griffe acérée du feuilletoniste ne purent rien contre le succès de la tragédie, qui fut rapidement imprimée chez Chaumerot et connut plusieurs retirages, mais les rancunes de pédagogues rivaux<sup>26</sup> sont tenaces, et dans ce cas précis, celle de Luce de Lancival contre Geoffroy prit la forme d'un poème satirique et héroï-comique, dans la tradition de *La Dunciade* – maintes fois réimprimée – de Palissot (1764), dont les copies bientôt circulèrent dans les salons parisiens, sans que l'auteur jamais ne fit mine d'y avoir quelque responsabilité que ce fût. C'est du moins l'opinion la plus couramment admise, car différents indices portent à se demander si *Folliculus* n'était pas déjà en chantier, sinon rédigé, avant 1809 : il y aurait là matière à une recherche intéressante<sup>27</sup>. Je me contente ici, laissant la question en suspens et me fiant à la vulgate cri-

25. *Cours de littérature dramatique*, éd. citée, t. IV, p. 447 (fin du feuilleton du 5 février 1809, écrit après la première représentation de la tragédie).

26. Antoine-Vincent Arnault (*Souvenirs d'un sexagénaire*, op. cit., p. 168) remarque que le poème de *Folliculus* « sent un peu le collègue », mais qu'on ne pouvait guère attaquer le censeur Geoffroy qu'« avec des verges de collègue » !

27. Voir ci-dessous mes notes 34 à 37 : on pourrait émettre l'hypothèse que le poème a été rédigé entre l'été 1806 et l'été 1807 (donc entre les deux éditions de *L'Achilléide*) et, dans ce cas, l'éreintement d'*Hector* par Geoffroy pourrait bien être une vengeance du feuilletoniste contre le satirique, si du moins *Folliculus* lui a été connu. La question n'est pas résolue par Charles-Marc Des Granges, dans son travail fondamental sur *Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire*, Paris, Hachette, 1897 (résumé de *Folliculus* p. 265-266).

tique, de mettre en scène rapidement quelques éléments du portrait du *Folliculaire* brillamment brossé par mon *Cul de jatte*. Voici d'abord<sup>28</sup> l'ouverture à la manière épique du chant I :

Muse, sifflons un sot qui siffle tout le monde ;  
 Et toi, qui de Python poursuis la race immonde,  
 Apollon, prends ton arc, aux reptiles fatal,  
 Et replonge le monstre en son bourbier natal ;  
 Viens venger tes enfants. Si l'on a vu Voltaire  
 Dictier trente ans des lois au monde littéraire,  
 Le sceptre qu'il porta ne fut point usurpé :  
 Cet astre erra, dit-on ; du moins, s'il l'a trompé,  
 Il éblouit son siècle, et sans ignominie  
 La raison se courbait sous la main du génie.  
 Mais qu'un pédant, sans titre, en despote insolent  
 Prétende gouverner l'empire du talent,  
 Seul ouvrir, seul fermer le temple de Mémoire,  
 Et, vivant de mépris, distribuer la gloire,  
 Un pareil joug révolte, et ne peut que flétrir ;  
 C'est l'avoir mérité qu'avoir pu le souffrir.  
 Pour en sentir l'opprobre, il est temps qu'on apprenne  
 Quel est ce roi des arts dont la voix souveraine  
 Prononce au nom du goût ses burlesques arrêts.  
 Soit frayeur, soit dédain, quand tous restent muets,  
 Je suis l'humble roseau qui, par un libre organe,  
 Vous dis : Le roi Midas a des oreilles d'âne. (p. 3-4)

La versification est habile – et même un peu plus que cela –, tandis que les canons du genre sont parfaitement respectés : ce qu'il faut de mythologie, de périphrases poétiques, d'allusions à des œuvres connues de tous. Mais ce qui aura évidemment frappé les lecteurs de l'époque, c'est la silhouette d'un Geoffroy en réincarnation de l'âne Fréron, nouveau Zoïle dressé contre les Voltaire des temps nouveaux. Luce possède un sens certain de la composition, puisqu'à l'issue d'une longue suspension – nous sommes entre régents de rhétorique –, occupée par une réunion plénière des divinités allégoriques usuelles que sont la Barbarie, l'Hypocrisie, l'Ignorance, la Fraude, l'Intolérance, l'Usure et l'Avarice, a lieu enfin la désignation du valeureux guerrier chargé de rétablir ces terribles entités

28. Toutes les citations proviennent du t. II des *Œuvres de Luce de Lancival*, 1826, *op. cit.* (numéro des pages entre parenthèses).

dans leurs antiques prérogatives et de lutter contre la sage politique culturelle et scolaire de Napoléon. C'est l'Hypocrisie qui parle :

Pour arriver plus vite à ce but désirable,  
 Je vous propose un homme unique, incomparable,  
 À flétrir toute gloire homme prédestiné.  
 Du talent véritable, il est ennemi né ;  
 De son âme son corps est la parfaite image,  
 Et son cœur n'est pas plus affreux que son visage.  
 Son père lui donna Zoïle pour patron ;  
 Pour hochet il suçait la plume de Fréron :  
 On raconte de lui d'étonnantes merveilles ;  
 La nature à son ventre attachait des oreilles,  
 Et dans son estomac elle a mis un cerveau.  
 Formé par mes leçons, ce prodige nouveau  
 De mensonge à son tour peut tenir une école :  
 J'avouerai qu'il n'a pas le don de la parole,  
 Mais il médit d'un style assez original :  
 Pour égarer un peuple, il suffit d'un journal. (p. 10)

Voilà donc Folliculus habilement croqué : un journaliste, qui a fait ses débuts dans l'*Année littéraire*... et qui a un vorace appétit ! Impossible de ne pas reconnaître Geoffroy, ce que la déesse s'empresse de développer un peu plus loin, après avoir – c'est de bonne guerre – indiqué que l'homme choisi – un ivrogne impuissant : la satire n'est pas discrète – n'a aucune susceptibilité à ménager, puisque lui-même n'a jamais rien écrit et qu'il n'a aucun ami :

Mort au plaisir, il vit pour boire et pour manger :  
 Que ne fera-t-il point pour manger et pour boire ? (p. 11)

Au chant II, comme dans toute bonne épopée qui se respecte, un messager – ici, sous les traits de Fréron – vient annoncer en songe sa mission à l'élu, qui s'empresse de réunir quelques-uns de ses pareils<sup>29</sup> pour créer la machine de guerre nécessaire au plan maléfique des divinités, c'est-à-

29. Ils sont désignés seulement par leurs initiales dans le poème, mais l'on reconnaît sans même avoir recours à la clef imprimée par l'éditeur des *Œuvres*, en 1826, l'auteur de *La Dot de Suzette* Joseph Fiévée (1767-1839), le traducteur – justement – de Juvénal Jean-Joseph Dussault (1769-1824), le monarchiste Charles-Marie-Dorimond de Feletz (1767-1850), le géographe d'origine danoise Conrad Malte-Brun (1775-1826), le poète et traducteur d'Anacréon Jacques-Benjamin-Maximilien Bins de Saint-Victor (1772-1858) et les moins fameux Élie Jondot (1770-1834), monarchiste et fervent restaurateur religieux, et Charles Delalot (né en 1772), un libéral, quant à lui.

dire un journal qui leur permettra de devenir bientôt les tyrans de l'opinion. Leur stratégie est simple: tromper d'abord les lecteurs naïfs en étalant une compétence ostentatoire, puis baisser le masque en dénigrant systématiquement tous les gens de lettres, vivants ou morts. Le chant III développe ce point avec complaisance:

Les premiers feuillets, saupoudrés de morale,  
 Pleins d'un savoir commun, d'emphase doctorale,  
 Trompèrent la vertu des lecteurs indulgents:  
 Ce peuple de niais qu'on nomme honnêtes gens  
 Pour la première fois s'imaginaient entendre  
 Ce qu'ils avaient appris dès l'âge le plus tendre. [...]  
 Chaque article passait pour article de foi;  
 Je dis passait; depuis l'homme s'est fait connaître,  
 Et ses admirateurs ont tous cessé de l'être.  
 Il a la vogue encor, mais n'a plus le crédit;  
 On voit trop ce qu'il fait pour croire ce qu'il dit. [...]  
 Muse, monte ma lyre au ton de Juvénal!  
 De tous ses abonnés voulant grossir la liste,  
 Il accuse son siècle; il se met à la piste  
 Des talents échappés au fer des niveleurs,  
 Et contre leurs écrits s'arme de leurs malheurs. [...]  
 Mais c'est Folliculus qui devait nous apprendre  
 Que la Philosophie, ardente à conspirer,  
 Contre les nations qu'elle doit éclairer,  
 Leur porte l'incendie et non pas la lumière.  
 « Les rêves de Rousseau, les bons mots de Voltaire  
 Ont, dit-il, enfanté la révolution.  
 Respect aux mœurs! honneur à la religion! »  
 Mais pourquoi, les vengeant par une calomnie,  
 Des torts de la Sottise accuser le Génie? (p. 22-24)

On voit que Luce-Juvénal s'en donne à cœur joie pour stigmatiser l'attitude venimeuse de Folliculus-Geoffroy, qui parvient même à rendre inopérants les avertissements répétés de la Raison et endosse, « émule de Tinville<sup>30</sup> », l'habit honteux d'accusateur public des talents, tout en feignant d'encenser l'Empereur:

Âme étroite et jalouse, abjure ta chimère!  
 Ne fût-il qu'un Achille, il voudrait un Homère.  
 Mais pour sa propre gloire et pour notre bonheur,

30. Antoine-Quentin Fouquier-Tinville (1747-1795), le pourvoyeur de l'échafaud.

Napoléon connaît le véritable honneur.  
 Il sait bien qu'un héros ne vaut pas un grand homme,  
 Qu'entre les souverains les premiers que l'on nomme  
 C'est Périclès, Auguste, et Louis, et Léon<sup>31</sup>;  
 Que rien aux conquérants ne survit que leur nom,  
 Et que le seul génie au temple de Mémoire  
 Classe les immortels avoués par la gloire.  
 À la postérité quelle voix redira  
 Et tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera?  
 Est-ce ton feuilleton, mémorial infâme,  
 Où la censure honore, où l'éloge diffame?  
 Est-ce ton feuilleton, où, flatteur déhonté<sup>32</sup>,  
 Exaltant les combats qu'on livre à la cité,  
 Tu vois Napoléon, sa tactique sublime,  
 Dans les guerriers assauts d'un ballet pantomime,  
 Où l'erreur de tes sens, stupidement émus,  
 Nous transforme en héros les soldats de Momus<sup>33</sup>?  
 Est-ce ton feuilleton, où ta plume vénale  
 Sur la même colonne, et d'une emphase égale,  
 Vante Napoléon (qui sans doute en a ri)  
 Un peu plus que Dupont<sup>34</sup>, un peu moins que Henri<sup>35</sup>?  
 Crois-moi, pour bien louer il faut une âme pure,  
 Un esprit délicat: reviens à ta nature;  
 Mords, et ne flatte point. Quand de ton encensoir  
 Tu poursuis un héros, je ris, et je crois voir

31. Les quatre personnages cités ont en commun d'avoir donné leur nom à leur siècle...

32. *Sans pudeur*. Le mot, très vivant au XVI<sup>e</sup> siècle, est un peu désuet (pour *ébonité*) à l'époque de Luce.

33. Momus représente le sarcasme, la raillerie et la folie. Ses soldats, ici, sont les danseurs et les comédiens.

34. Louis Dupont (1781-1853), le fameux danseur et chorégraphe, dont la rivalité avec Auguste Vestris est le principal sujet du poème de *La Danse ou la Guerre des dieux de l'opéra* de Joseph Berchoux (1765-1839), paru en 1806: cette date est importante pour poser la question de l'époque de la rédaction du poème de *Folliculus*, qui pourrait être antérieure aux représentations d'*Hector*.

35. Je ne sais pas de qui il s'agit. Un autre danseur? Plutôt un héros de théâtre? Dans ce cas, peut-être Henri V, héros de *La Jeunesse d'Henri V*, d'Alexandre-Vincent Pineux Duval (1765-1842), pièce que son auteur avait dû refondre entièrement pour qu'elle franchisse la censure et qui eut du succès, même auprès du sévère feuilletoniste (17 juin 1806, *Cours de littérature dramatique*, éd. citée, t. IV, p.297-304) qui n'hésita pas à la comparer avec l'*Iphigénie* de Racine! Dans ce cas, les assauts contre Geoffroy pourraient remonter à 1806, longtemps avant *Hector*. Le catalogue informatif de la BNF signale justement un recueil de *Pièces contre Geoffroy, depuis 1801 jusqu'à 1807, avec quelques caricatures et le poème {...} de Folliculus*, s.l.n.d. (8°-Z-1375): je ne l'ai pas vu mais je me propose à l'occasion d'aller y jeter un coup d'œil.

Cet âne qui, plus franc, et moins lourdaud peut-être,  
 Porte sa corne usée au menton de son maître.  
 Mais ma muse s'emporte, il faut baisser le ton,  
 Et fouetter en riant le héros feuilleton. (p. 28-29)

Le vaillant satirique se prend en effet un peu pour Juvénal et pour Boileau... Mais ses envolées sont pleines d'une ardeur communicative et son œil aigu ne néglige aucun trait susceptible de jeter l'opprobre sur sa victime. Voici comment il peint la cohorte des courtisans de Geoffroy, qui prétendent le mépriser mais achètent les éloges tarifés de sa plume prostituée :

Ils le méprisent tous, disent-ils, et sans cesse  
 Ils vont, bas courtisans, saluer sa bassesse ;  
 Pour obtenir de lui le brevet d'immortel,  
 De leurs dons clandestins ils chargent son autel ;  
 Tremblant d'être honorés (admirez leur bêtise !)  
 Des mépris d'un pédant qui vante la sottise,  
 Jaloux d'être noircis de l'encens d'un pasquin  
 Qui dit Fréron un aigle, et Voltaire un faquin.  
 Lui, sur leur vanité, sur leur effroi spéculé,  
 Et pour assurer mieux son honnête pécule,  
 Il compose un tarif : tant pour dire du bien,  
 Tant pour dire du mal, tant pour ne dire rien ;  
 Le feuilleton entier, la colonne, la page,  
 Le degré de l'éloge et celui de l'ouvrage,  
 Tout est pesé, taxé religieusement. (p. 32-33)

Fausseté, mauvaise foi, ignorance, vénalité : on voit que les attaques pleuvent dru sur le *folliculaire*. À la fin du chant III, il a même droit à une très burlesque bastonnade, appliquée – comble de ridicule – par un abonné de Brive-la-Gaillarde, qui lui vaut de bénéficier d'un délicat massage balsamique de la part de son officieuse Follicula, qu'il cocufie sans vergogne avec sa servante, qui le vole... La plaisanterie n'est donc pas forcément du meilleur aloi, mais elle introduit dans le tissu des invectives et des scènes caricaturales quelques pauses nécessaires avant de nouvelles charges violentes.

Au chant IV, les auteurs, après que Geoffroy a eu traité l'abbé Morellet, vieillard aveugle, comme autrefois un petit-maître traita Houdar de La Motte, finissent pas décider de se révolter contre l'insolent et omnipotent journaliste et ses amis du *Journal de l'Empire* :

Cependant ce pouvoir absurde, tyrannique,  
 Dans l'histoire des arts ce despotisme unique  
 En haine avait changé le dédain des auteurs ;  
 Contre de vils tyrans, nobles conspirateurs,  
 Ils demandaient vengeance, et ceux dont le courage,  
 Plus jeune, s'effarouche au plus léger outrage,  
 Ceux pour qui tout affront est un affront sanglant,  
 Voulaient punir d'un sot le libelle insolent  
 Comme on punit d'un fat l'insolente parole. (p. 41)

Ils n'auront pas besoin d'en venir aux mains avec la clique des *folliculaires*. La Raison, bonne conseillère, a informé Bonaparte, alors à Varsovie<sup>36</sup>, que « des pédants » ont entrepris de tyranniser la pensée en France en prêchant l'amalgame entre la philosophie et l'athéisme. Sagement, l'Empereur décide de calmer les esprits en faisant entrer au Panthéon – redevenu une église sous l'Empire mais toujours consacré au culte des grands hommes – un voltairien patenté (d'Alembert) en même temps qu'un prélat zélé (Pancemont) : la même paix que ses armes ont conquise va, par son sage décret, régner dans tous les cœurs. Les journalistes changent de ton, le feuilleton change de mains. Seul Folliculus-Geoffroy demeure inaltérable :

Le seul Folliculus, toujours inaltérable :  
 « Mes amis, disait-il, un vent plus favorable  
 Pour la philosophie a soufflé ; c'est fort bien ;  
 Qu'on me paie, et demain, moi, j'en dirai du bien. » (p. 48)

\*\*\*

Vu de notre époque, l'acharnement de Luce de Lancival contre Geoffroy peut paraître seulement anecdotique et s'inscrire sans grande originalité dans une tradition satirique qui remonte à l'Antiquité et que les luttes de Voltaire et des journalistes ses ennemis ont récemment ravivée. C'est juste, évidemment, mais probablement insuffisant : qu'il en ait eu ou non une conscience claire, le *Cul de jatte* dénonce, en usant d'une thématique assez convenue et de procédés héroï-comiques catalogués, la montée en puissance d'un journalisme qui n'est pas que littéraire

36. Nous sommes donc après les batailles d'Iéna (octobre 1806) et de Friedland (juin 1807), à l'heure où le Traité de Tilsitt donne naissance au duché de Varsovie et cherche à établir un nouvel équilibre en Europe. Encore un argument en faveur d'une rédaction du poème antérieure à *Hector*.

mais qui, désormais, tisse des liens inextricables avec la sphère politique. De fait, à bien considérer l'œuvre de Geoffroy – car contrairement aux insinuations de Luce, il y a bien « une œuvre » de Geoffroy : ses feuilletons ont une cohérence et doivent se lire en contrepoint de son édition de Racine<sup>37</sup> – ou celle de certains de ses collègues – Dussault, Malte-Brun ou Féletz, au moins –, ce qui se dessine, dans les années 1800-1810, c'est le premier épisode de la bataille révisionniste contre les Lumières, engagée sous le Consulat par les Bonald et les Chateaubriand, parallèlement à l'entreprise de restauration religieuse voulue par Bonaparte. Les diatribes contre Voltaire, coupable de tous les maux, que le poème de *Folliculus* dénonce burlesquement – et qu'on retrouve chez celui qui va bientôt fournir la doxa critique que passeront à leur moulinette les pédagogues du siècle qui commence, je veux dire La Harpe –, doivent s'interpréter en parallèle avec un discours qui, dans le *Racine* de Geoffroy comme dans ses feuilletons, en correspondance directe avec le rêve napoléonien de faire renaître un « grand siècle » (et cela, même *Folliculus* – maladroitement – le dit : j'ai cité le passage), esquisse un saut en arrière jusqu'à l'époque de Louis XIV en sautant à pieds joints par-dessus le siècle des Lumières. Le débat autour du *Tableau littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dont j'ai parlé rapidement ici il y a quelques années<sup>38</sup>, est un aspect de la même question. Je me risquerai donc à dire que, paradoxalement, Luce, qui lui-même se livre sans discrétion à l'éloge de l'Empereur et reçoit pour cela distinctions et pensions – *Hector* lui rapporta une gratification de 6000 francs –, s'attaque, en égratignant Geoffroy, non seulement à un *folliculaire* mercenaire et stipendié, mais aussi à un artisan essentiel de la politique culturelle du pouvoir. S'il ne s'en aperçoit pas vraiment, c'est parce qu'il est, intellectuellement, d'un autre temps qui percevait mal la dimension politique de l'activité encomiastique de l'écrivain, alors que Geoffroy et ses amis du *Journal de l'Empire*, découvrant les pouvoirs de la presse, exploitent déjà cet aspect majeur du journalisme moderne, ce qui

37. Une autre preuve que *Folliculus* est sans doute antérieur à 1808 et a fortiori à *Hector* est à chercher dans le fait que le « commentaire sur Racine » de Geoffroy (*Œuvres de Jean Racine avec des commentaires*, Paris, Genets jeune, 1808, 6 volumes) n'y est pas évoqué. Voir ma contribution au collectif sur *L'Art de la préface au siècle des Lumières*, s.l.d. Ioanna Galleron, Rennes, PUR, 2007, p. 251-267 – « Sur les préfaces des éditions commentées des *Œuvres* de Racine, de Luneau de Boisjermain à Étienne Aignan (1768-1824).

38. Voir mon feuilleton du n° 2 d'*Orages* (2003), « Les débuts du procès des Lumières : Barante et son *De la littérature française au 18<sup>e</sup> siècle* (1809) ».

ne va pas sans risques, et notamment celui d'aller trop loin (le périodique fut interdit). Mais j'en suis déjà à outrepasser les droits du feuilletoniste et je crains bien d'écrire des sottises. Citons donc, pour terminer, cette satire plus tardive de Boucher de Perthes, que j'évoquais en commençant et qui ramène *Folliculus* à sa dimension dérisoire de successeur de Frélon (le héros de *L'Écossaise* de Voltaire) :

Folliculus [...] ne hait pas ceux qu'il attaque; il ne les connaît même point: que veut donc Folliculus? ... Vivre. Si l'éloge rapportait autant que l'injure, il louerait de grand cœur ceux qu'il calomnie. Il n'y a pas de cruauté dans les tortures qu'il leur inflige, il n'y a que du commerce. Il exerce le même métier que l'homme qui pose des poulets sur une plaque de fer rouge pour faire croire au public qu'ils dansent. Si les poulets pouvaient danser sans qu'on leur brûlât les pattes, il ne les brûlerait pas<sup>39</sup>.

Pas si sûr !

Jean-Noël PASCAL

(février 2008)

39. Boucher de Perthes, *Satires, contes et chansonnettes*, op. cit., p. 133 (note à un vers de la p. 113).